

I

Je ne pense pas qu'il soit utile de nommer la ville où j'ai connu le plaisir de la soumission ultime et les secrets de l'Initiation.

Vous en avez forcément entendu parler, que vous soyez américains ou non.

La ville a été représentée tellement de fois, dans les romans, les films, les séries télévisées. Parfois, les touristes qui la découvrent sont presque déçus : ils ont l'impression de retrouver un décor familier, qu'ils connaissent déjà car, dans tous les coins du monde, sur tous les écrans, dans tous les livres, ils ont eu l'illusion de vivre au cœur de cette mégalopole qui ne dort jamais, que ce soit dans les lofts somptueux des beaux quartiers où habitent des gens dont la fortune est inimaginable, les bas-fonds où règnent la misère et la violence, les grandes boutiques de haute couture, les salles de spectacle où sont passées toutes les stars du monde, les galeries d'art, les halls crasseux où les dealers font la loi, les bars de nuit que les solitaires traversent en chevauchant les flots ambrés du whisky.

Et puis cette sensation de déjà-vu se dissipe et les visiteurs sont saisis à leur tour par l'atmosphère électrique, l'énergie des rues et des avenues, les enseignes lumineuses, les sirènes de la police ou des services d'urgence, la *skyline* des gratte-ciel du

quartier d'affaires, qui se découpe sur le ciel bleu quand on prend le ferry pour traverser le fleuve et se rendre dans l'État voisin.

Longtemps, dans mes moments de tristesse et d'ennui, j'ai pris ce ferry à l'embarcadère de Battery Park pour le plaisir d'effectuer la traversée. Une fois arrivée sur l'autre rive, je ne descendais pas à terre, je restais à bord et repartais dans l'autre sens. Je faisais parfois jusqu'à une vingtaine d'allers-retours dans l'après-midi, pour tromper une angoisse qui me venait je ne sais d'où.

Je le sais maintenant mais, à l'époque, je me contentais de respirer à pleins poumons l'air du fleuve, de regarder au large, avant l'océan, la grande statue qui symbolise la ville pour toute la planète et l'île fortifiée où jadis étaient accueillis les immigrants. Ces allers-retours étaient la parfaite représentation de ma vie absurde, banale. Un voyage mécanique qui ne menait nulle part. C'est Bill Reich, mon psy, qui m'a, la première fois, fait comprendre cette analogie.

Aujourd'hui que je suis une Initiée, il m'arrive de reprendre ce ferry et de recommencer ce petit manège. Mais le bateau n'est plus là pour combler mon vide existentiel, il me sert de terrain de chasse. Je demande la permission au Prince, qui me l'accorde à condition que je filme la scène avec mon smartphone et que j'obéisse à quelques contraintes.

Il exige ainsi, selon sa volonté, que je choisisse un homme blond, ou un étudiant de l'université de l'État voisin, ou même, parfois, une femme. Si je réussis, le Prince m'accorde la faveur de lui rendre hommage avec ma bouche mais, si j'échoue, je suis punie selon des modalités très particulières qui me conduisent toujours à la honte, à la souffrance et, finalement, à un plaisir

à la fois violent et subtil qui est celui que seuls savent apprécier les Initiés.

La semaine dernière, par exemple, quand je fis part au Prince de mon désir d'un aller-retour sur le ferry pour chasser, il m'accorda sa permission à la condition que je trouve un homme d'au moins cinquante ans, mince, aux cheveux ras et, détail amusant, vêtu d'un costume de cette nuance très particulière de bleu que l'on trouve cette saison dans la nouvelle boutique Armani de Richmond Avenue.

J'ai eu de la chance car, parfois, avec de telles exigences, je reviens bredouille. J'ai pourtant repéré un homme qui correspondait aux exigences du Prince dès mon troisième trajet retour.

Il portait des lunettes de soleil Wayfarer parce que l'été indien s'attardait sur la ville. Il dégageait une impression de virilité incontestable et il lisait, d'un œil distrait, le *Wall Street Journal*. J'ai ressenti autour de sa personne, de sa silhouette musculeuse que l'on devinait sans peine sous le costume Armani, une certaine aura de mystère.

Je me suis demandé, un moment, s'il n'était pas lui aussi un Initié. Il est très clairement interdit par le Prince que des Initiés rencontrent d'autres Initiés sans qu'il soit au courant et qu'il orchestre lui-même les modalités de la cérémonie jusque dans ses moindres détails.

En m'approchant de l'homme par-derrière, alors qu'il s'était levé après avoir jeté le *Wall Street Journal* dans une corbeille et qu'il regardait les reflets du soleil jouer avec le fleuve, accoudé au bastingage, j'ai entrevu l'arrière de son lobe droit et je n'y ai pas vu la Marque.

J'en ai profité pour sortir mon smartphone et le photographe afin de montrer au Prince que j'avais obéi

à ses exigences. Le bruit du dé clic a dû, malgré celui des moteurs du ferry, l'alerter car il s'est retourné vers moi. J'avais déjà laissé retomber mon smartphone dans mon sac Miu Miu cannelle à bandoulière et j'ai pu lui offrir mon sourire le plus radieux et le plus innocent.

Je n'ai pas vu d'alliance à son annulaire gauche et je me suis approchée encore plus, comme pour l'empêcher de s'éloigner du bastingage. Il n'a pas eu l'air surpris, il a eu un sourire presque entendu, un rien arrogant. Ce sourire des hommes qui ont l'habitude de plaire.

Son hâle doré cuivrait agréablement sa peau et ne devait rien aux UV mais tout à la pratique régulière du jogging en cette arrière-saison merveilleuse. Ou aux week-ends express qu'il pouvait s'accorder sans aucun doute dans les Keys de Floride ou sur les pistes de ski d'Aspen dans le Colorado. Il avait, comme c'est la mode chez les mâles de tout âge et de toutes conditions depuis quelques années, une barbe de trois jours soigneusement entretenue.

— Vous désirez ?

Sa voix était chaude, veloutée, un rien éraillée. Il s'agissait probablement d'un ancien fumeur. J'ai répondu, du tac au tac :

— Vous, je crois bien...

Quand j'imagine qu'aujourd'hui je peux dire cela sans rougir tout en gardant mon allure de jeune femme BCBG et que je me compare à celle que j'étais avant l'Initiation, je me surprends toujours un peu, mais cette surprise fait aussi partie du plaisir. Je deviens une inconnue à moi-même, avide de sexe, avide de me donner et de laisser un inconnu me profaner comme il le souhaite ou, à l'inverse, de commander à l'inconnu ou à l'inconnue rencontrés dans ce genre de circonstances. Selon le bon vouloir du Prince.

Je tiens à insister, non pas parce que j'éprouverais une quelconque gêne morale mais parce que c'est la réalité : je ne suis pas une banale nymphomane, je suis une Initiée. Si le Prince me demande une abstinence de plusieurs semaines, je ne souffre pas et, même quand il m'interdit de me toucher, je ressens aussi cela comme un plaisir – la frustration, pour qui sait la manier comme le savent les Initiés, devenant la source d'incroyables délices. Les Initiés ont accepté des règles d'une grande sévérité, mais ces règles sont celles d'un plaisir absolu et on découvre, à force de pratique assidue, qu'il n'y a pas de plus grand plaisir et de plus grande liberté que dans la soumission morale ou physique à une volonté supérieure.

J'ai attiré sans trop de difficulté l'homme en direction de la cafétéria du ferry, déserte à cette heure creuse de l'après-midi, seulement occupée par une serveuse un peu trop ronde qui restait derrière son comptoir offrant une *junk food* peu appétissante. Vers la poupe du ferry, au deuxième niveau, la cafétéria possède un angle mort avec une table et deux banquettes en moleskine rouge éclairées par un petit hublot. L'homme semblait toujours amusé, même si je sentais à un plissement de ses lèvres pleines et sensuelles que cet amusement laissait place à un certain trouble, voire à une certaine inquiétude à l'idée d'être surpris par des clients.

Je l'ai légèrement poussé pour qu'il s'assoie, presque malgré lui. J'ai senti, en les effleurant de mes doigts, ses pectoraux et j'ai humé son eau de toilette qui lui allait bien et que j'ai presque tout de suite identifiée avec ses fragrances épicées : Zen for Men de Shiseido.

Je me suis assise sur la table, face à lui, et j'ai remonté la jupe crayon de mon tailleur Dolce & Gabbana en

ouvrant largement mes jambes devant son visage. Il a relevé ses *Wayfarer* au-dessus de sa courte brosse grisonnante et j'ai vu un regard d'un beau noir velouté où se disputaient l'étonnement et le désir. Il marqua comme une hésitation devant ce sexe d'une inconnue soudain offert.

J'aime mon sexe et j'ai mis longtemps à l'aimer. Avant l'Initiation, j'en avais parlé avec Bill Reich, je lui disais mon malaise à l'idée de ne pas avoir une chatte semblable à celle des magazines. Je trouvais mes petites lèvres trop visibles et j'avais même pensé, comme tant d'Américaines, à la labioplastie pour me conformer à des canons qui ne sont que ceux du porno de bas étage. Dire qu'il a fallu que ce soit un homme, Bill Reich en l'occurrence, qui m'en dissuade. Et de quelle façon! En rompant avec toute déontologie et en me prouvant, par l'ardeur qu'il mit en enfouissant sa grosse bouille entre mes cuisses, que mon sexe ne lui semblait pas du tout, mais alors pas du tout hideux.

Sur le ferry, je poussai donc la tête de l'inconnu vers ma chatte entièrement épilée puisque c'est ce qu'a décidé le Prince pour l'instant après une longue période où, au contraire, il a refusé que je m'épile et où je me suis ainsi retrouvée semblable aux filles des *Play-Boy* de l'époque de Jimmy Carter, avec une touffe abondante qui tire sur le roux comme le magnifique feuillage de l'immense parc au cœur de la ville.

L'inconnu a plongé son visage en moi et ce fut tout de suite délicieux. Sa langue habile trouva d'emblée mon clitoris et tourna autour de lui avec une remarquable virtuosité. Je sentis le plaisir monter en moi, ce qui me fit oublier presque aussitôt l'imperceptible calvitie qui naissait sur le dessus du crâne de cet homme qui se révélait un maestro du cunnilingus.

Il fallut que je me reprenne un instant pour ressortir mon smartphone de mon sac Miu Miu et le poser sur la table après avoir enclenché discrètement la vidéo. Depuis l'Initiation, je suis devenue experte dans ces prises de vue. Il me suffit de bouger de quelques centimètres le téléphone entre deux moments de la rencontre pour obtenir des films tout à fait appréciés par le Prince et les autres Initiés, parmi lesquels je suis considérée comme «une digne héritière des cinéastes de la nouvelle vague française».

L'inconnu m'amena assez vite à une jouissance accrue par le roulis du fleuve et la vibration des moteurs qui se transmettaient jusqu'à cette table de cafétéria transformée en vibromasseur géant. Quand il eut terminé, j'ai cru qu'il allait me demander la réciprocité et je l'aidais déjà à déboutonner la braguette de son costume dont un sexe circoncis, court mais trapu et très veiné, jaillissait déjà. J'ai insensiblement bougé le smartphone de manière à ce que je puisse le soir même, avant de l'envoyer au Prince, me repasser la vidéo et en particulier le passage où l'on verrait la queue de cet inconnu forcer ma bouche et la déformer.

Mais il avait autre chose en tête, il me retourna et, ô divine surprise, commença, alors que je me retrouvais à quatre pattes sur la table en formica qui vibrait toujours, à me claquer les fesses à plusieurs reprises avec une vraie force avant de me pénétrer d'une seule poussée. Je me resserrais autour de ce sexe qui me labourait en espérant que le smartphone était convenablement orienté.

Le ferry a fait jouer la sirène au moment où j'ai senti l'inconnu se répandre en moi et que je serrais les lèvres pour ne pas hurler. Quand il s'est retiré, j'ai pris le temps de remonter mon string La Perla qui était

descendu jusqu'à mes escarpins Repetto. Mes fesses me cuisaient légèrement mais bien trop peu à mon goût.

Je me suis retournée et l'inconnu avait disparu, ce qui était assez intelligent de sa part. Il avait instinctivement compris la nature de notre rencontre, purement animale, dont le but était d'assouvir nos pulsions dans l'instant, au milieu d'un fleuve qui nous ramenait vers la ville. La seule chose qu'il ignorait, ai-je pensé, était que son exploit avait été capturé par mon smartphone. Le Prince, comme les Initiés, ne se servaient bien entendu jamais de ces documents à des fins vénales et si, par hasard, nous les utilisions de manière un peu extérieure à notre groupe, les techniciens qui travaillaient pour le Prince floutaient les visages de manière à ce qu'aucune conséquence néfaste ne vienne perturber la vie de ceux qui s'étaient trouvés mêlés à notre entreprise libertine et secrète.

Maintenant, alors que nous arrivions en vue de Battery Park, les quelques passagers se rassemblaient pour sortir à pied ou regagner leur véhicule garé dans la cale. Sans doute l'inconnu faisait-il partie de ces derniers car je ne l'ai pas vu sur la passerelle alors que je descendais, le soleil dans les yeux, le corps et les sens apaisés.

Certaines personnes ont vu dans la ville un gros fruit et l'ont ainsi surnommée. Un gros fruit juteux que les émigrés venus de tous les coins du monde ont eu envie de croquer. Certains n'en ont eu que le trognon et traînent leur misère dans les quartiers dangereux, d'autres ont réussi à le dévorer à pleines dents et en sont devenus les maîtres.

Le mot « maître », désormais, me fait frissonner au plus profond de mon être, serre mon ventre où je sens monter la chaleur alors que mon sexe, malgré moi, se mouille comme jamais auparavant – je veux dire avant l'Initiation.

Je sais désormais que ce mot ne désigne pas seulement les hommes d'affaires, les politiques, les traders, les couturiers ou les artistes à la mode, mais aussi ceux qui règnent sur la ville de façon secrète, autour du Prince. Je ne parle pas des mafieux mais de ceux qui dirigent un véritable empire voué au sexe et au plaisir sous toutes ses formes.

Ils le font pour une élite, dans la clandestinité la plus totale, sous l'autorité du Prince. Et le plus drôle, ou le plus troublant, est que ces maîtres-là, parfois, sont les mêmes que ceux qui font la une des journaux télévisés ou des magazines branchés.

Mais il ne faut pas que j'aïlle trop vite en besogne, sinon le trouble qui est le mien alors que je tente

d'écrire cette histoire, le corps parcouru par les ondes des orgasmes démentiels provoqués lors de ma dernière séance avec d'autres Initiés, en présence du Prince, il y a deux jours, deviendrait trop fort et je serais obligée de descendre ma main vers l'entrejambe de mon jean Versace, d'ouvrir les boutons et...

Et je ne pourrais plus taper que d'une main!

On dit que l'idée de comparer la ville à un gros fruit, une grosse pomme, est venue d'une campagne publicitaire des années 1970.

Je suis née dans les années 1970, cette décennie où le sexe s'est libéré, où les corps rencontraient d'autres corps dans des étreintes planantes, sur des coussins aux motifs orientaux, autour de narguilés. Pour moi, ces années-là sont symbolisées par ces jeunes gens qui faisaient l'amour tous ensemble, sur les musiques délirantes de Jefferson Airplane, des Pink Floyd ou Grateful Dead.

J'ai gardé ces disques en vinyle qui me viennent de mes parents, tous les deux alors jeunes professeurs dans le quartier noir de North Isola, où l'on trouvait la pauvreté, la violence, mais aussi les boîtes de jazz.

Mes parents ont pris, il y a quelques années déjà, leur retraite dans une petite maison de Pennsylvanie. Mon père me parlait assez peu, toujours légèrement gêné, je crois, par cette grande fille rousse trop sage qui était sa fille unique et qu'il n'arrivait pas forcément à comprendre, en tout cas moins bien qu'il ne comprenait ses élèves de l'école Benjamin Franklin, qui étaient pourtant de petits durs.

En revanche, maman était beaucoup plus libre et à l'aise avec moi, même si ce n'était pas forcément réciproque. Elle n'a jamais hésité à me raconter à quel point, une fois leurs cours donnés à l'école qui se trouvait au

croisement de la 120^e Rue et de Lexington, la vie était belle dans la ville de cette époque.

Je pense qu'elle idéalise un peu car elle vieillit et que, depuis la mort de papa, il y a deux ans, au cours d'une partie de pêche dans le Maine, elle passe ses journées à feuilleter des albums photo de ce temps-là. On la voit d'ailleurs, elle et des copines, en monokini l'été, quand elles allaient passer de longues heures à Odessa Beach. Maman avait une jolie poitrine et je suis heureuse de voir que mes seins ressemblent aux siens, avec des mamelons très fins au milieu d'aréoles larges, d'un rose tendre.

D'après maman, malgré les horreurs du Vietnam, c'était Peace and Love qui comptait, une vie plus cool qu'aujourd'hui, avec beaucoup moins d'obsession pour la réussite et plus de temps consacré à l'amour. Sans la moindre gêne, elle m'a souvent raconté, dès que j'ai eu dix-huit ans, qu'il leur arrivait, avec papa, de pratiquer la sexualité de groupe ou l'échangisme avec d'autres amis.

Durant l'été 1976, qui avait précédé ma naissance, ils étaient même partis six mois en Californie dans des minibus Volkswagen et, là-bas, ils avaient vécu en communauté du côté de Big Sur, au milieu d'écrivains de la génération *beat*. Les photos de maman sont là pour prouver ses dires, ils ont tous l'air jeunes et heureux, et ils sont la plupart du temps à moitié nus. Les voitures et les objets autour d'eux me donnaient l'impression d'avoir des couleurs plus vives et plus chaudes qu'aujourd'hui.

Maman est tombée enceinte de moi mais, comme elle ne faisait pas l'amour qu'avec papa, il y a toujours eu un doute, qu'elle assumait. Moi, je trouve que si mes seins ressemblent à ceux de ma mère, j'ai plutôt

les yeux et le nez de papa, ce que pas mal de gens disaient d'ailleurs quand j'étais enfant. Mais enfin, si ça se trouve, je suis la fille de Jack Kerouac...

Il ne m'importe plus, aujourd'hui, de savoir exactement si mon père était mon père ou non : l'Initiation m'a libérée de ces soucis d'un autre temps. Je crois que, grâce au Prince et aux autres Initiés, je me suis affranchie de toute une série de préjugés et de scrupules qui m'ont longtemps paralysée. Tout comme mon corps est devenu apte au plaisir, à l'humiliation, à la souffrance dans la jouissance et a atteint des limites orgasmiques qui m'étonnent moi-même quand je redescends après une cérémonie.

D'après Bill Reich, ce genre de confidences maternelles aurait pourtant eu l'effet inverse de celui recherché. Maman me trouvait trop sérieuse alors que j'étudiais en fac le droit et les sciences politiques. En même temps, je ne lui avais pas raconté le quart de ce que j'avais imaginé quand mon cerveau était devenu une véritable petite usine à fantasmes au cours de l'adolescence.

Maman comparait sans arrêt sa jeunesse à la mienne et ne cessait de répéter que je manquais quelque chose en refusant de mettre un peu plus de folie dans ces années qui ne reviendraient plus. Elle ne manquait jamais, les dimanches, quand je me retrouvais avec eux et leurs amis pour un barbecue dans le jardin de la maison de Brookside, de s'inquiéter de ne pas me voir avec un petit ami. En fait, je me sentais complexée par la liberté de ton de maman et par ma rousseur aussi. Même si j'avais déjà compris que je ne laissais ni les garçons ni même certaines filles indifférents.

Mes cheveux comme mon pubis me paraissaient terriblement... comment dire... terriblement visibles. J'avais l'impression que tous les regards se tournaient

vers moi et je rougissais, ce qui, chez une rousse, est encore plus gênant car cela prend des proportions terribles! Par rapport aux récits que maman me faisait de ses partouzes plus ou moins cosmiques avec ses copains babas cool ou beatniks, je n'avais connu, pour ma part, que des expériences certes troublantes et excitantes, mais assez décevantes et plutôt frustrantes car incomplètes.